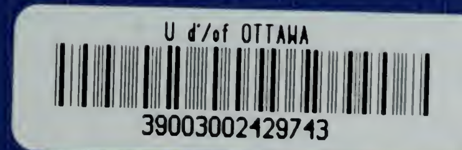




LETTRES & BILLETS

INÉDITS

DE VOLTAIRE

TIRAGE

200 exemplaires sur papier de Hollande (nos 31 à 230).
15 — sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15 — sur papier Whatman (nos 16 à 30).

230 exemplaires, numérotés.

N° 88

VOLTAIRE

LETTRES & BILLETS

INÉDITS

PUBLIÉS D'APRÈS LES ORIGINAUX

DU BRITISH MUSEUM

AVEC

UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

GEORGES BENGESCO

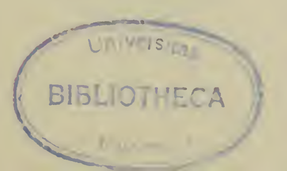


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXVII





AVANT-PROPOS

On *lit dans la* Nouvelle Biographie générale, *à l'article* Keate (Georges) : « *Poète anglais, né vers* 1729, *mort en* 1797. *Il fit ses études à l'école de Kingston, et voyagea ensuite sur le continent. En passant à Genève, il visita Voltaire, avec lequel il resta longtemps en correspondance...* [1] »

Ce dernier fait paraît avoir été ignoré des éditeurs de Kehl, qui n'ont publié, dans leur édition, qu'une seule lettre de Voltaire à Georges Keate : elle porte la date du 27 *auguste* 1773, *et est imprimée au tome LXII, p.* 243 *de l'édition de Kehl. On ne connaissait pas, en France, d'autre lettre de Voltaire au poète anglais, lorsqu'en* 1880-1881 *M. Moland recueillit, dans son édition des* Œuvres complètes de Vol-

1. Tome XXVII, p. 495.

a

TAIRE, *quatre nouvelles lettres adressées par Voltaire au même correspondant (voyez les nos* 3875, 4027, 4513 *et* 4837 *de l'édition Garnier frères). M. Moland apprenait au public que ces quatre lettres, dont les originaux appartenaient à M. John Henderson, Esq., avaient été communiquées à l'*ILLUSTRATED LONDON NEWS *et publiées pour la première fois dans ce journal (voyez la note du tome XL, p.* 127; *cf. les notes des tomes XL, p.* 283; — *XLI, p.* 257; — *XLII, p.* 40).

*Un heureux hasard nous a fait découvrir récemment, au British Museum, vingt-quatre autres lettres et billets inédits de Voltaire à Georges Keate : cette correspondance fait partie, avec les quatre lettres déjà publiées par l'*ILLUSTRATED LONDON NEWS, *d'un recueil manuscrit formé par M. John Henderson et légué par lui au British Museum, en* 1879 (*Add. Ms.* 30,991).

Ce sont ces lettres et ces billets inédits que nous imprimons dans la première partie de ce volume, sous le titre de : CORRESPONDANCE AVEC GEORGES KEATE. *Nous donnons les lettres de Voltaire au poète anglais dans l'ordre où elles ont été classées par M. John Henderson ; on verra que cet ordre n'est pas toujours rigoureusement exact, et que plusieurs lettres ne figurent pas, dans le recueil manuscrit du British Museum, à leur place chronologique. Nous avons conservé l'orthographe anglaise de Voltaire pour toutes les lettres*

et billets écrits en anglais, et nous avons fait suivre chacune de ces pièces de sa traduction en langue française. Il nous a paru superflu de réimprimer les quatre lettres précédemment publiées à Londres et recueillies par M. Moland dans son édition des ŒUVRES DE VOLTAIRE.

On trouvera, dans les notes dont nous avons accompagné notre recueil, les titres des principales productions de Georges Keate : le seul petit poème dont il ne soit pas fait mention dans sa correspondance avec Voltaire, à qui il avait coutume d'adresser tous ses ouvrages, est l'épître intitulée : THE TEMPLE-STUDENT, AN EPISTLE TO A FRIEND WHO HAD REQUESTED THE AUTHOR'S OPINION ON A POETICAL COMPOSITION. 1765 [1].

Après la mort de Voltaire, Keate publia encore différentes relations de voyages, dont la plus connue a pour titre : AN ACCOUNT OF THE PELEW ISLANDS, SITUATED IN THE WESTERN PART OF THE PACIFIC OCEAN, *etc... ; Londres,* 1788, *in-4° de XXVII et* 378 *pp.* [2]. *Cette relation a été traduite en français en* 1788 (RELATION DES ILES PELEW, SITUÉES DANS LA PARTIE OCCIDENTALE DE L'OCÉAN PACIFIQUE, *etc., Paris, Le Jay et Maradan, in-4° de XIV,* 1 *f. et* 384 *pp.* [3]. — *D'après Quérard, cette traduction a*

---

1. Voyez cette *Épître* dans les *Œuvres poétiques* de G. Keate (Londres, 1781, t. I, p. 203).

2. Bibliothèque Nationale, Pc_1^2.

3. Bibliothèque Nationale, Pc_2^2.

été revue par Mirabeau : la France littéraire, t. IV, p. 284).

La seconde partie de notre recueil comprend cinq autres lettres et billets inédits de Voltaire, — dont deux en anglais, — plus une lettre au président Hénault, que les éditeurs modernes ont étrangement défigurée, et que nous reproduisons d'après l'original autographe conservé au British Museum.

*Dès 1872, M. Victor Advielle faisait remarquer dans l'*Avant-Propos *de son volume intitulé :* VOLTAIRE. LETTRES ET POÉSIES INÉDITES, *etc...*, PUBLIÉES D'APRÈS LES ORIGINAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE STOCKHOLM[1], *que « nous n'avons qu'un texte expurgé de la* CORRESPONDANCE *de Voltaire. Il faudrait, ajoutait-il, collationner avec soin, d'après les originaux, la correspondance de Voltaire, et relever, pour une future édition, les passages omis et les variantes, souvent notables, qui existent entre le texte autographe et le texte imprimé » (p. 7).*

C'est ce que nous avons fait pour la lettre au président Hénault, qu'on trouvera à la page 47 de notre volume, et il sera facile au lecteur, en comparant le texte autographe de Voltaire avec le texte publié par ses éditeurs, de reconnaître la justesse et la portée de l'observation de M. Advielle. Pour nous, plus nous

---

1. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1872. Imprimé pour la collection du *Cabinet du bibliophile.*

étudions Voltaire, plus nous sommes convaincu qu'une grande partie de ses lettres ne nous sont point parvenues telles qu'il les a écrites, et qu'il y a une absolue nécessité de donner une édition définitive de sa Correspondance, *publiée d'après tous les originaux qu'il sera possible de recueillir, et non d'après le texte, le plus souvent tronqué et mutilé, des éditeurs anciens ou modernes.*

Cette Correspondance *d'ailleurs, pour considérable qu'elle soit, n'est pas encore complète; tous les jours elle s'enrichit de nouvelles découvertes, et à peine une collection de Lettres inédites a-t-elle paru, qu'il devient nécessaire d'en publier une autre, presque toujours aussi curieuse et aussi intéressante que celle qui l'a immédiatement précédée.*

Il s'en faut même que toutes les lettres déjà imprimées aient été recueillies par les éditeurs les plus récents des Œuvres complètes de Voltaire : *c'est ainsi que nous avons vainement cherché, dans l'édition Garnier frères, deux lettres en anglais publiées, en* 1823, *par Stephen Colet (John Scott Byerley), dans son volume intitulé :* Relics of Literature. *M. Desnoiresterres avait pourtant révélé l'existence de ces deux lettres, et avait même signalé l'intérêt qu'offrait l'une d'elles pour l'histoire de la publication de* la Henriade *à Londres, en* 1728[1].

---

1. *La Jeunesse de Voltaire,* p. 400.

Nous croyons être agréable aux futurs biographes et éditeurs de Voltaire en reproduisant ci-dessous ces deux lettres, que nous faisons suivre de leur traduction.

To John Brinsden, esq.[1].

Durham's Yard, by Charing Cross.

(1728?)

Sir,

I wish you good health, a quick sale of your Burgundy, much latin and greeke to one of your children, much law, much of Cooke and Littleton to the other, quiet and joy to mistress Brinsden, money to all. When you'll drink your Burgundy with Mr. Furneze, pray tell him I'll never forget his favours.

But, dear John, be so kind as to let me know how does my lady Bollingbroke. As to my lord, I left him so well I dont doubt he is so still. But I am very uneasie about my lady; if she might have as much health as she has spirit and witt, sure she would be the strongest body in England. Pray, dear Sir,

---

1. Secrétaire intime de lord Bolingbroke. — L'éditeur de 1823 nous apprend qu'il publie cette lettre sur l'original autographe de Voltaire, lequel avait appartenu au Révérend Mr. Sim, l'éditeur des poèmes de Mickle.

write me something of her, of my lord, and of you. Direct your letter by the penny post at Mr. Cavalier, Belitery square, by the Royal Exchange. I am sincerely and heartily your most humble and obedient rambling friend. VOLTAIRE.

TRADUCTION

A M. JOHN BRINSDEN.

Durham's Yard, près Charing Cross.

« Monsieur,

« Je vous souhaite une bonne santé, une prompte « vente de votre Bourgogne ; je souhaite beaucoup « de latin et de grec à l'un de vos enfants ; à l'au- « tre, beaucoup de droit, et la science des Cooke « et des Littleton [1] ; de la tranquillité et de la joie « à Mme Brinsden ; de l'argent à tous. Quand « vous boirez votre Bourgogne avec M. Fur- « nèze (?), dites-lui, je vous prie, que je n'oublie- « rai jamais ses bontés.

« Mais, mon cher Jean, soyez assez bon pour « m'apprendre comment va lady Bolingbroke [2]. Pour

1. Cooke et Littleton qui ont vécu, le premier de 1549 à 1634, le second de 1589 à 1645, sont célèbres en Angleterre, l'un comme jurisconsulte, l'autre comme magistrat.

2. Il s'agit de la seconde femme de Bolingbroke, veuve du marquis de Villette et parente de Mme de Maintenon. Bolingbroke l'avait épousée en 1720, à Aix-la-Chapelle.

« ce qui est de lord Bolingbroke[1], je l'ai quitté si « bien portant que, sans aucun doute, il l'est en- « core. Mais je suis inquiet sur le compte de mi- « lady; si elle pouvait avoir autant de santé qu'elle « a d'esprit et d'intelligence, ce serait certainement « la plus robuste constitution de toute l'Angle- « terre. Soyez assez bon, cher Monsieur, pour me « donner de ses nouvelles, de celles de lord Bo- « lingbroke et des vôtres. Adressez votre lettre « par la petite poste[2] à M. Cavalier, *Belitery-* « *Square*[3], près le *Royal-Exchange*[4]. Je suis sin- « cèrement et de tout cœur votre très humble et « très obéissant ami errant.

« VOLTAIRE. »

---

1. M. John Churton Collins vient de publier à Londres une très intéressante étude sur Bolingbroke (*Bolingbroke, a historical Study, and Voltaire in England*, London, Murray, 1886, in-8°). Sur Bolingbroke, voyez aussi de Rémusat, *l'Angleterre au XVIIIe siècle*, Paris, Didier, 1856, 2 vol. in-8°, et un article de M. Hermile Reynald (*les Correspondants de Voltaire : Bolingbroke*) dans la *Revue des Cours littéraires* du 4 juillet 1868.

2. Littéralement : par la poste d'un penny.

3. Lisez : Billiter-Square.

4. La Bourse.

To M. Des Maizeaux [1].

(1728).

Sir,

I hear Prevost has a mind to bring you a second time as evidence against me. He says I have told you I had given him five-and-twenty books for thirty guineas. I remember very well, Sir, I told you at Rainbow's Coffee-house, that I had given him twenty receipts for *the Henriade*, and received thirty guineas down; but I never meant to have parted with thirty copies, at three guineas each, for thirty-one pounds; I have agreed with him upon quite another foot; and I am not such a fool (though a writer) to give away all my property to a bookseller : therefore I desire you to remember that I never told you of having made so silly a bar-

1. Pierre Desmaizeaux (1666-1745), auteur d'une *Vie de Saint-Évremond*, d'une *Vie de Boileau-Despréaux*, d'une *Vie de Bayle*, etc., a collaboré à la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, à la *Bibliothèque britannique*, et a édité les lettres et les œuvres de Bayle. L'original de la lettre de Voltaire à Desmaizeaux fait partie de la collection du docteur Birch, au British Museum. Une note signée F. M. (Frédéric Madden) nous apprend, dit M. Desnoiresterres, que « la signature de cette lettre fut enlevée par un lecteur en octobre 1833, et recouvrée en octobre 1849 » (*la Jeunesse de Voltaire*, p. 400).

gain. I told, I own, I had thirty pounds or some equivalent down; but I did not say it was all the bargain. This I insist upon, and beseech you to recollect our conversation; for I am sure I never told you a tale so contrary to truth, to reason, or to my interest.

I hope you will not back the injustice of a bookseller, who abuses you, against a man of honour, who is

Your most obedient servant

VOLTAIRE.

I beseech you to send me an answer to my lodgings without any delay. I shall be extremely obliged to you.

TRADUCTION

« Monsieur,

« J'apprends que Prévost[1] a l'intention de vous « appeler une seconde fois en témoignage contre « moi. A l'entendre, je vous aurais dit que je lui

---

1. Prévost et Coderc, libraires de Londres, donnèrent en 1728 une édition de *la Henriade* (in-8° de VIII, 243 et XVI pp; voyez notre *Bibliographie des Œuvres de Voltaire*, t. I, p. 484). — Des difficultés survinrent entre les éditeurs et l'auteur, et un échange de notes assez vives eut lieu dans le *Daily Journal* et le *Daily Post* de mars 1728 (voyez les détails de cette affaire dans John Churton Collins, *Voltaire in England*, pp. 272-273).

« avais donné vingt-cinq exemplaires pour trente « guinées. Je me rappelle parfaitement, Monsieur, « vous avoir dit au café de l'*Arc-en-ciel,* que je « lui avais donné vingt reçus pour *la Henriade,* et « qu'il m'avait remis trente guinées. Mais cela ne « signifiait pas que je lui avais cédé trente exem- « plaires, à trois guinées l'un, pour trente et une « livres. J'ai fait avec lui un tout autre arrange- « ment, et je ne suis pas assez fou, quoique écri- « vain, pour abandonner tout mon bien à un li- « braire. N'oubliez donc pas que je ne vous ai « jamais parlé d'un marché aussi ridicule. J'ai dit, « je l'avoue, que j'avais eu trente livres, ou en- « viron ; mais je n'ai pas entendu que ce fût là tout « le marché. J'insiste là-dessus, en vous suppliant « de vous rappeler notre conversation : car je suis « bien sûr de ne vous avoir jamais fait un conte « si contraire à la vérité, à la raison, et à mon « propre intérêt.

« J'espère que vous ne prendrez point parti « pour un libraire de mauvaise foi et qui vous « trompe, contre un homme d'honneur qui est « votre très obéissant serviteur.

« VOLTAIRE.

« Je vous prie instamment de me répondre « chez moi sans le moindre retard. Je vous en « serai très obligé. »

Parmi les lettres de Voltaire imprimées en Angleterre, et non recueillies dans ses Œuvres, *nous citerons aussi une lettre à André Pitt*[1], *publiée par Howard, dans sa* Collection of letters, *p.* 604[2].

Les collections publiques et privées d'Angleterre renferment encore quelques lettres et même des notes inédites de Voltaire, qui ont échappé jusqu'aujourd'hui aux recherches de tous les éditeurs. C'est ainsi que nous avons découvert, au British Museum, une copie, ou plutôt une traduction en espagnol, d'une lettre de Voltaire à son correspondant de Madrid (Copia de una carta de Mr. Voltaire à su corresponsal en Madrid; *Add. Ms.* 20,793). *Nous n'avons pas cru devoir publier cette lettre, qui certainement n'a pas été écrite par Voltaire en espagnol, et qui peut avoir été mal traduite ou mal transcrite; nous nous bornons à la signaler aux futurs éditeurs de la* Correspondance.

Une autre lettre de Voltaire, adressée au comte d'Oxford, fait partie des manuscrits de Longleat[3]; *— une lettre à lord Lyttelton, datée du* 17 *mai* 1750, *et dont M. John Churton Collins a reproduit un long fragment, est conservée dans les archives de*

---

1. Sur André Pitt, célèbre quaker d'Angleterre, voyez les *Lettres philosophiques* (t. XXII de l'édition Garnier frères, p. 82 et suivantes).

2. J. Ch. Collins, *Voltaire in England*, p. 261.

3. *Id., ibid.*, p. 268.

Hagley[1]. *Enfin M. John Churton Collins nous apprend que, parmi les manuscrits d'Ashburnham, se trouve un carnet de notes autographes de Voltaire, recueillies pendant son séjour en Angleterre. « Ces « notes, — dit M. J.-Ch. Collins, — entremêlées « d'extraits de poètes italiens et latins, sont écrites en « anglais et en français. Voltaire y a consigné depuis « les saillies célèbres de Rochester, souvent grossières « et indécentes, depuis des anecdotes et des vers non « moins inconvenants, ramassés sans doute dans les « tavernes et les cafés, jusqu'à des notes évidemment « destinées à la* Dédicace de Brutus (Discours sur « la tragédie), *à la* Vie de Charles XII *et aux* « Lettres philosophiques, *jusqu'à des fragments de « traductions et de poèmes originaux*[2]. » — *C'est, comme on le voit, un second* Sottisier, *qui doit offrir un intérêt non moindre que celui dont la Librairie des Bibliophiles nous a donné une édition en* 1880, *d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg*[3].

Qu'il nous soit permis, en terminant, d'exprimer notre reconnaissance à M. E. Maunde Thompson, conservateur du Département des manuscrits du

---

1. J. Ch. Collins, *Voltaire in England*, p. 285-286.
2. *Id., ibid.*, p. 257-258.
3. Sur ce *Sottisier*, voyez le tome II de notre *Bibliographie des Œuvres de Voltaire*, p. 361-365 ; n° 1891.

British Museum, qui a bien voulu faire mettre à notre disposition, avec une extrême bonne grâce et une parfaite courtoisie, les originaux de toutes les lettres inédites que nous publions dans notre recueil; — à MM. Frances Hays, du Département des imprimés, et F.-J. Mackney, du Département des manuscrits, qui nous ont prêté, dans nos recherches, le concours le plus obligeant et le plus empressé.

GEORGES BENGESCO.



LETTRES ET BILLETS

INÉDITS



CORRESPONDANCE

AVEC

GEORGES KEATE

I [1]

I HAVE hop'd till this moment to be able to enjoy the pleasure and the honour that Mr. Keat and his friends would procure mee; but I am fallen so sick that I cannot stir out. I hope they will excuse and pity my sad disapointment.

Their most humb. obed^{t} serv.

V.

Thursday.

---

1. Autographe (British Museum Add. Ms. 30,991). — Doit être de la fin de 1756, date du séjour de Georges Keate à Genève.

TRADUCTION.

« J'ai espéré jusqu'à ce moment que je pourrais jouir du plaisir et de l'honneur que M. Keate et ses amis veulent bien me faire. Mais je suis tombé si malade qu'il m'est impossible de sortir. J'espère qu'ils voudront bien m'excuser et plaindre mon triste désappointement.

« Leur très humble et obéissant serviteur

« V. »

Jeudi.

II[1]

Je vous remercie de tout mon cœur. J'aime à voir une harangue qui ne commence point par : Notre certaine science, et notre pleine puissance[2]. Je suis malade, et au régime. J'espère dans quelques jours être en état de vous voir. I wish you good health, dear Sir[3].

---

1. Autographe. — Fin de 1756.

2. Formule dont le roi se servait dans certaines lettres patentes : *De notre certaine science, pleine puissance, et autorité royale,* avons ordonné...

3. « Je vous souhaite une bonne santé, cher Monsieur. »

III [1]

A Monrion, ... février [2] (1757).

Je prends, mon cher Monsieur, sur ma fièvre et sur tous mes maux un petit moment pour vous remercier de votre souvenir. Vous allez de cour en cour, et je reste au coin du feu, dans mon petit ermitage. Nous faisons l'un et l'autre ce qui convient à notre âge.

Voilà donc votre amiral Byng jugé à mort, malgré la belle lettre du maréchal de Richelieu [3]. Vos marins ne sont pas polis. Si vous voulez voir de belles batailles, des Allemands tués par des Allemands et quelques villes saccagées, il ne tiendra qu'à vous d'avoir au

---

1. Autographe.

2. Cette lettre est datée du 17 ou du 22 février; mais il nous a été impossible de déchiffrer, sur l'original, la date exacte.

3. Byng fut exécuté le 14 mars 1757. — Le maréchal de Richelieu avait écrit, à la sollicitation de Voltaire, une lettre en faveur de l'amiral anglais (voyez Voltaire à Richelieu, 20 décembre 1756, et la lettre du maréchal de Richelieu, qui porte, dans l'édition Moland, le n° 3277).

printemps ce petit divertissement [1]. Cela vous dédommagera de l'uniformité de la vie genevoise.

Remember in your journeys, dear Sir, your most humble servant the Svitzerman.

V. [2]

Pardon du vilain papier suisse sur lequel je vous écris.

IV [3]

Dear Sir,

I am cruelly sick [4]. Vous me guérissez, comme les anciens médecins, avec des paroles enchantées. Je vous remercie tendrement de

---

1. Sur la campagne de 1757, qui commença au mois d'avril et qui fut marquée par les batailles de Prague (6 mai), de Kolin (18 juin), de Rosbach (5 novembre), voyez le chapitre VI de l'*Histoire de la guerre de Sept ans*, par Frédéric II (*Œuvres complètes*, éd. Preuss, t. IV, p. 111-175).

2. « Souvenez-vous dans vos voyages, cher Monsieur, de votre très humble serviteur, le Suisse V. »

3. Autographe. — Sans date.

4. « Cher Monsieur, je souffre cruellement. »

votre prose et de vos vers. Sitôt que j'aurai le troisième tome de Torcy [1], j'aurai l'honneur de vous l'envoyer.

Your true and humb. ser. [2].

V.

V [3]

Aux Délices, 21 juillet (1759).

J'ai toujours, my dear Sir, des remercîments à vous faire. Voici la première fois qu'on a réduit un imprimé en manuscrit [4] pour l'envoyer par la poste.

---

1. *Mémoires de M. de* *** (J.-B. Colbert, comte de Torcy) *pour servir à l'histoire des négociations depuis le traité de paix de Ryswick jusqu'à la paix d'Utrecht.* La Haye (Paris), 1756, 3 vol. in-12. — Réimprimés avec le nom de l'auteur, Londres, Nourse et Vaillant, 1757, 3 vol. in-12.

2. « Votre sincère et humble serviteur. »

3. Autographe. — L'adresse porte : « To Mr. Keat esq. Nandos Coffee-house. London. Par la Hollande. » — (Nandos Coffee-house était à la pointe est d'Inner Temple lane, dans Fleet Street.) Cette lettre ne peut être que de 1759.

4. Le manuscrit envoyé à Voltaire par Georges Keate

Your manuscript testifies that a great Emperess was a whore. As to the barbarien and barbarous lawgiver Peter the Great, he was much superior to Moses and Romulus, and Theseus, at least he was born in better times. We are not born in very good times, since wise and learned nations spill more blood and squander away more money for a little corner of Acadia, than whole Acadia shall be ever worth. Martin says the world is a sad pack of madmen. I am happy to have known a man so wise and so good natur'd as you are. Such characters attone for the ugly and covetous fierceness of others. I will not fail to send you the creation of Peter the Great so soon as the book shall be printed.

était une copie du texte imprimé des Mémoires sur la Russie, par lord Witworth, que Voltaire avait prié le poète anglais de lui faire parvenir (voyez sa lettre à Georges Keate du 20 juin 1759, t. XL de l'édition Moland, p. 127). Voltaire avait exprimé le désir de recevoir cet ouvrage « en feuilles, afin que cela n'eût point l'air d'un livre dont la poste ne se chargerait pas ». — Keate copia ou fit copier le volume de lord Witworth et « le réduisit en manuscrit pour l'envoyer par la poste ». — Sur ces Mémoires de lord Witworth, voyez la note de la page 7.

I am for ever with the utmost gratitude your

V.

TRADUCTION.

« Votre manuscrit prouve qu'une grande impératrice était une p..... [1]. Quant au barbare et cruel législateur Pierre le Grand, il était de beaucoup supérieur à Moïse, à Romulus et à Thésée, ou du moins il était né dans des temps meilleurs. Nous ne sommes pas nés dans des temps très heureux, puisque des nations sages et éclairées répandent plus de sang et gaspillent plus d'argent pour un petit coin de la Nouvelle-Écosse [2] que toute la Nou-

---

1. Il s'agit apparemment de Catherine Ire, que Pierre le Grand épousa en 1712 et qui avait été la maîtresse de Chérémétief et de Menchikof (voyez l'*Histoire de la Russie*, par M. Rambaud, Paris, Hachette, 1884, p. 415). Voltaire avait commencé l'impression du premier volume de son *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*, et il espérait trouver dans les Mémoires de lord Witworth des éclaircissements dont il pourrait tirer profit. Lord Witworth, mort en 1725, avait été d'abord envoyé, puis ambassadeur extraordinaire d'Angleterre en Russie (1704 et 1710). Son ouvrage est intitulé : *An Account of Russia as it was in* 1710, *Strawberry Hill*, 1758, in-8° (avec un *Avertissement* par Horace Walpole).

2. La Nouvelle-Écosse ou Acadie, une des provinces du Canada. — « L'Angleterre fit une guerre de pirates à la

velle-Écosse n'en vaudra jamais. Martin dit que le monde est un triste assemblage de fous[1]. Je suis heureux d'avoir connu un homme aussi sage et aussi bon que vous. De tels caractères rachètent la laideur, la cupidité et la férocité des autres. Je ne manquerai pas de vous envoyer mon ouvrage sur Pierre le Grand dès que le livre sera imprimé.

« Je suis pour toujours avec la plus grande reconnaissance votre

« V. »

VI[2]

Au Chêne, à Lausanne, 26 octobre 1757.

Ah now t'is right[3]! Vous me donnez enfin votre adresse, Monsieur, et grâce à la

---

France pour quelques arpents de neige en 1756 » (Voltaire, *Mémoires*, éd. Jouaust, 1886, p. 69).

1. « Qu'est-ce que ce monde-ci? disait Candide. — Quelque chose de bien fou et de bien abominable, répondait Martin... Vous savez que ces deux nations (la France et l'Angleterre) sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut » (*Candide*, chap. XXIII).

2. Autographe.

3. « A la bonne heure! »

notion que j'ai de Nandos Coffee-house [1], je peux avoir l'honneur de vous écrire.

Il y a environ un mois qu'un Anglais ou Écossais dont le nom finit en *ie* passa à ma porte, à Lausanne, et y laissa le livre où Warburton prouve si bien [2], pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification du prochain, que ni Moïse ni les prophètes ne connurent jamais rien de l'immortalité de l'âme, ni du paradis, ni de l'enfer, jusqu'au temps des Macchabées.

Je ne pus avoir l'honneur de voir ce voyageur, ni milord Hamilton, parce que, malheureusement pour moi, il alla à Genève quand j'étais à Lausanne, et que je me trouvai à Lausanne quand il était à Genève.

J'apprends aujourd'hui, Monsieur, que le Warburton, avec un autre livre, est un présent dont vous m'honorez. Je vous en fais mes

1. Voyez notre note, p. 5.

2. *The divine Legation of Moses demonstrated on the Principles of a religious Deist*, etc., 1737-1738, in-8°; la troisième édition (1755) forme 4 vol. in-8°; la cinquième (1765), 5 volumes in-8°.

très humbles remercîments. Il est bien beau et bien rare de se souvenir dans son île de ceux qu'on a vus dans le continent. Votre souvenir me flatte beaucoup plus que celui d'un autre. Vous avez pris un temps bien peu favorable pour voir l'Allemagne et peut-être un temps assez triste pour retourner dans votre patrie. Il me semble qu'il y a beaucoup de divisions, et les arts ne s'en trouvent pas mieux. Mais les dissensions publiques n'ont pas troublé votre tranquillité dans votre campagne. Vous devez voir tous les orages d'un œil serein :

Illum nec populi fasces, nec purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres,
Aut conjurato descendens Dacus ab Istro [1].

Farewell, good Sir; live happy and do not forget your faithfull friend [2].

L'Ermite des Délices.

---

1. Virgile, *Géorgiques*, II, 495-497.
2. « Au revoir, cher Monsieur; vivez heureux, et n'oubliez pas votre fidèle ami. »

VII

20 juin 1759.

Cette lettre, communiquée par M. John Henderson à l'*Illustrated London News*, a été réimprimée par M. Moland dans le tome XL de l'édition Garnier frères, p. 127, n° 3875. — L'original est de la main d'un secrétaire.

VIII

Aux Délices, 16 janvier 1760 (n. s.).

Cette lettre, dont l'original est en anglais et de la main de Voltaire, a paru dans l'*Illustrated London News*. M. Moland l'a réimprimée dans le tome XL de l'édition Garnier frères, p. 283, n° 4027.

L'original a été retiré du recueil de M. Henderson pour être exposé dans le « Salon des manuscrits » (*The Manuscript Saloon*) du British Museum (voyez *British Museum, A Guide to the*

autograph Letters, 1886, p. 10-11, n° 26. Cf. *A Guide to the Exhibition Galleries of the British Museum, The Manuscript Saloon,* p. 237).

IX[1]

Aux Délices, 16 avril 1760.

Ce n'est pas, Monsieur, parce que vous m'écrivez en anglais que je me borne à vous répondre en français; c'est parce que je ne peux écrire, et que je suis obligé de dicter. Je n'ai point vu encore votre compatriote qui devait m'apporter votre poème sur Rome ancienne et moderne[2].

Soyez sûr que de tous les voyageurs ce gentilhomme est celui que je désire le plus de voir. J'attends avec bien de l'impatience

---

1. De la main d'un secrétaire.

2. *Ancient and modern Rome, a poem,* written at Rome in the year 1755. First printed in the year 1759 (*The poetical Works of George Keate, esq.* London, J. Dodsley, 1781, t. I, p. 13-50; Bibl. nat., Y. 6500 Lf. 1-2).

le contraste de Rome la grande et de Rome la sainte, de la Rome des Titus et des Trajan et de celle des papes et des cardinaux, du Capitole où triompha Paul-Émile et du Capitole où des Récollets disent la messe. Vous faites bien de l'honneur à Genève [1]; elle ne vaut ni Rome l'ancienne, ni celle d'aujourd'hui; il s'en faut beaucoup qu'on soit à Genève aussi libre qu'en Angleterre : c'est un couvent assez ennuyeux dans lequel il y a des gens de beaucoup d'esprit. Je n'ai choisi ma retraite dans les environs de ce petit pays que pour me consoler de ne pouvoir vivre à Londres. Je ne veux point me brouiller avec vous pour Shakespeare; je conviens avec vous que la nature avait fait beaucoup pour lui [2]; elle lui donna tous ses diamans, mais

1. Keate se proposait de publier une *Histoire de Genève*, qui parut en 1761, sous ce titre : *A short Account of the ancient History, present Government and Laws of the Republic of Geneva* (in-8°). Cet ouvrage est dédié à Voltaire. Il a été traduit en français par A. Lorovich (*Abrégé de l'histoire de Genève et de son gouvernement ancien et moderne, etc.*; Londres, 1774, in-8° de XVI et 123 pages).

2. Cf. la lettre à G. Keate du 16 janvier 1760.

son siècle ne permit pas qu'ils fussent polis. Que m'importe qu'un auteur tragique ait du génie, si aucune de ses pièces ne peut être représentée en aucun pays du monde? Cimabue avait du génie pour la peinture, mais ses tableaux ne valent rien. Lully avait un très grand génie pour la musique; mais personne en Europe ne chante ses airs, excepté nous, encore commençons-nous à nous en dégoûter. Les jardins d'Alcinoüs étaient fort beaux dans leur temps; aujourd'hui, ils composeraient à peine le jardin d'un bon fermier.

Personne ne sait plus que moi les beaux endroits qui se trouvent, par-ci par-là, dans Shakespeare; mais je vous dirai avec Pope que ce n'est pas un nez et un menton qui font un beau visage, et qu'il faut un assemblage régulier. Si Addison avait pu mettre un peu plus de chaleur dans son *Caton* [1], il eût

---

1. Joué en 1713 et traduit plusieurs fois en français (voyez Quérard, *la France littéraire*, I, 10).

été mon homme. Vous avez encore un Thomson [1] qui ne fait pas mal les vers; mais son génie était à la glace. Otway était plus chaud; mais on voit un homme qui prend Shakespeare pour son modèle, et qui n'en approche point [2]; je ne saurais souffrir le mélange du tragique et du bouffon : cela me paraît un monstre. D'ailleurs, je ne vous donne pas mon avis comme bon, mais comme mien; je vous expose mon goût comme Dieu me l'a donné; nous sommes tous à table, chacun mange et boit ce qu'il lui plaît : je ne me querellerai pas avec mon voisin, s'il aime mieux le bœuf, et moi le mouton.

J'ai fait venir d'Angleterre toutes les œuvres de Middleton [3]. J'aime cet homme-là

---

1. Thomson ou Thompson (Jacques) est auteur d'un poème des *Saisons* que Voltaire jugeait inférieur aux *Saisons* de Saint-Lambert (voyez sa lettre à Dupont (de Nemours) du 7 juin 1769).

2. Voyez ce que Voltaire a dit ailleurs d'Otway (*Appel à toutes les nations de l'Europe, etc.*, t. XXII de l'édition Garnier, p. 203 et suivantes).

3. Sur Middleton, voyez le IX[e] des *Articles extraits de la Gazette littéraire* (t. XXV de l'édition Garnier, p. 177).

passionnément; je trouve aussi Warburton bien savant; mais je n'ai que ses deux premiers tomes de *la Légation de Moïse* [1]. Je ne sais comment m'y prendre pour avoir les deux derniers volumes. Je suis bien curieux de savoir comment il s'y prend pour prouver que l'ignorance de l'immortalité de l'âme est une démonstration qu'on est conduit par Dieu même. Il prouvera aisément que les Juifs n'attendaient point une autre vie, et qu'ils bornaient toute leur félicité à prêter à usure, quand ils pouvaient; mais il ne prouvera que cela, et on le tiendra quitte du reste.

Adieu, Monsieur, je vous ennuie, mais je vous aime de tout mon cœur.

[2] Your for ever.

V.

1. *The divine Legation of Moses, etc.* (voyez p. 9).
2. « A vous pour toujours. » — De la main de Voltaire.

X [1]

Aux Délices, 30 juin 1760.

To pluck its honours off, and sink it down,
To teach an awfull moral in the dust [2].

Your honours, good and amiable Sir, shall not be pluck't down, your Muse shall not be laid in the dust

. . . . *allow'd a little space*
To shine, attract, then fade and be forgot [3], *etc.*

By all the saints of Rome you shall not be forgot. I see in your work Truth clad in her solemn garments. I'd rather admire Rome in your verses than at the Pope's feet. I was long depriv'd of your poem, thanks to this damnd war. At last it was convey'd to me. War ought not to be waged against Muses.

---

1. Autographe.
2. *Ancient and modern Rome* (*The poetical Works of George Keate*, I, 16).
3. *Id.*, *ibid.*, p. 36.

A word again. The description of poor Laura buriing herself in the geole of virgin Mary is charming. Be sure, dear Sir, no man entertains a greater esteem for you in England than I do on the borders of my lake.

I am for ever your servant, admirer and friend.

VOLTAIRE.

TRADUCTION.

« A lui arracher ses honneurs, à les jeter à terre, « à lui enseigner une terrible morale dans la pous- « sière [1]. » — Vos honneurs, bon et aimable Monsieur, ne seront ni arrachés ni jetés à terre; votre Muse ne sera pas traînée dans la poussière.

« Leur sort est de briller pendant un court es-

---

1. Le poète anglais, parlant du temps, s'exprime ainsi :

But time, capricious parent, gives to all
Their morning, and their eve; and having shewn
Mankind some prosper'd child, mark'd it for fame,
And rais'd it to its noontide hour, delights
To pluck its honours off, etc.

« pace, d'attirer, puis de disparaître et d'être « oubliées [1]. »

« Par tous les saints de Rome, vous ne serez point oublié. Je vois dans votre ouvrage la Vérité drapée dans ses vêtements solennels. J'aime mieux admirer Rome dans vos vers qu'aux pieds du pape.

« J'ai été longtemps privé de votre poème, grâce à cette maudite guerre. Mais enfin il m'est parvenu. La guerre ne devrait jamais faire tort aux Muses. Un mot encore. La description de la pauvre Laure qui se voue à la Vierge Marie et qui s'ensevelit dans un couvent [2] est charmante. Soyez persuadé, cher Monsieur, que personne, en Angleterre, n'a plus d'estime pour vous, que moi, sur les bords de mon lac.

« Je suis pour toujours votre serviteur, votre admirateur et votre ami,

« VOLTAIRE. »

---

1. Il s'agit des œuvres de l'homme :

. . . . « *And thus decay*
The works of men, allow'd a little space », *etc.*

2. Le texte anglais dit : « La description de la pauvre Laure *qui s'ensevelit dans la prison de la Vierge Marie.* » — Cette description est aux p. 40 et suivantes du tome Ier des *Œuvres poétiques* de Georges Keate.

XI[1]

Au château de Ferney, pays de Gex, en Bourgogne,
par Genève, 4 avril 1761.

Communiquée à l'*Illustrated London News* par M. Henderson, et réimprimée par M. Moland dans le tome XLI de l'édition Garnier, p. 257, nº 4513.

XII[2]

Au château de Ferney, en Bourgogne,
par Genève, 22 juillet 1761.

Je reçois votre lettre du 9, mon cher *free Briton*[3]; vous avez travaillé pour des ingrats. Les Genevois, que vous avez tant loués, trouvent apparemment qu'ils ne le sont pas assez; ils n'ont pas voulu permettre qu'on

---

1. De la main d'un secrétaire.
2. De la main d'un secrétaire.
3. Littéralement : mon cher Breton libre.

imprimât une traduction que j'avais fait faire de votre trop bon livre [1].

Réservez vos louanges pour votre nation ; elle les mérite ; elle devient la première nation du monde : marine, commerce, agriculture, philosophie, liberté, vous avez tout, et vous n'avez pas le pédantisme et la fausse politique des petites républiques.

Aimez Corneille, je me réconcilierai avec Shakespeare. La poste part, je n'ai que le temps de vous embrasser et de vous dire que je vous aimerai toute ma vie.

V.

---

1. L'*Histoire de Genève* (voyez notre note p. 13). — Keate en avait envoyé un exemplaire à Voltaire au commencement de 1761 (voyez la lettre de Voltaire au poète, du 4 avril 1761).

XIII[1]

Aux Délices, 10 février 1762.

Communiquée à l'*Illustrated London News* par M. Henderson, et réimprimée par M. Moland dans le tome XLII de l'édition Garnier, p. 40, nº 4837.

XIV[2]

Aux Délices, 8 juillet 1762.

Dear Sir,

Had lady Grey writ in her days in the manner she writes after her death, all England would have rais'd in her favour against that pious murderess Queen Mary[3]. I hope you

---

1. De la main d'un secrétaire, sauf le dernier alinéa (en anglais) qui est autographe.

2. Autographe.

3. Keate avait envoyé à Voltaire son *Epistle from lady Jane Gray to lord Guilford-Dudley, supposed to have been written in the Tower, a few days before they suffered,* 1762 (voyez cette *Épître* dans les *Œuvres poétiques* de Keate, II, 1-29).

will be secretary to all the english Queens; they shall become with the help of your pen the darling of the nation. I thank you heartily for that charming copy of verse. I had the honour to see thirty years ago the lady your *Epistle* is inscrib'd too. She has passed from the throne of beauty to that of wit. If she remembers me, I pray you to present her with my humble respect. Rank me, good Sir, amongst your admirers and faithfull friends.

VOLTAIRE.

On imprime Pierre Corneille avec les Commentaires [1]. Cet auteur a de grands défauts et de grandes beautés; mais il est moins fou que votre Shakespeare, parce qu'il vivait dans un siècle plus sage.

TRADUCTION.

« Si lady Grey avait écrit de son vivant comme

1. Le *Théâtre de P. Corneille avec des Commentaires, etc.*, ne parut qu'en 1764 (voyez notre *Bibliographie des Œuvres de Voltaire*, t. II, p. 131).

elle écrit après sa mort, toute l'Angleterre se serait soulevée en sa faveur contre sa pieuse assassine, la reine Marie. J'espère que vous serez le secrétaire de toutes les reines d'Angleterre qui deviendront, grâce au secours de votre plume, les favorites de la nation. Je vous remercie de tout mon cœur pour vos charmants vers. J'ai eu l'honneur de voir, il y a quelque trente ans, la dame à qui votre *Épître* est dédiée. Elle occupait alors le trône de la beauté; elle occupe maintenant celui de l'esprit [1]. Si elle se souvient encore de moi, présentez-lui mon humble respect. Comptez-moi, cher Monsieur, parmi vos admirateurs et vos fidèles amis... »

---

1. Le poème de Keate est dédié à « *The Right honourable Mary Lepel, Baroness dowager of Hervey of Ickworth* ». — Lady Hervey, née Lepel ou Lepell, avait été en effet célèbre par sa beauté. Voltaire l'avait connue à Londres et lui avait adressé un madrigal en anglais (voyez *Voltaire in England* par John Churton Collins, p. 248; — Cf. le tome X de l'édition Garnier, p. 607). — Lady Hervey, mariée en 1720, mourut le 2 septembre 1768.

XV[1]

Au château de Ferney, par Genève,
26 juillet 1763.

Monsieur, un de vos compatriotes s'était chargé pour vous de ma lettre de remercîments ; il devait repasser en Angleterre ; mais, au lieu de prendre ce chemin, il est allé en Italie ; il vous rendra probablement ma lettre dans deux ans. Je prends donc le parti de vous dire en droiture combien votre poème m'a charmé[2]. J'en aime bien mieux mes montagnes depuis que vous les avez embellies. Vous rendez l'horreur agréable ; il semble que l'âme de Milton soit passée dans votre corps. Mes cheveux sont actuellement de la couleur des neiges et des glaces que vous avez si bien peintes ; mais la lecture de vos ouvrages échauffe ces glaces, et ce sera

1. De la main d'un secrétaire.
2. *The Alps, a poem.* — Publié en 1763, et réimprimé dans les *Œuvres poétiques* de l'auteur, t. II, p. 51-84.

avec la même chaleur que je serai jusqu'à la fin de ma vie

Your true servant and friend [1].

VOLTAIRE.

XVI [2]

Au château de Ferney, par Genève,
14 novembre 1764.

J'ai une plaisante destinée, mon cher Monsieur; je suis presque entièrement aveugle quatre ou cinq mois de l'année. Il n'est pas juste qu'étant si éloigné d'égaler Milton, je sois absolument aveugle comme lui. Je ne le suis que quand les neiges couvrent les Alpes et le mont Jura, que vous avez si bien chantés. C'est ce qui m'a privé du plaisir de lire moi-même les beaux vers dont vous avez honoré *les Délices*, mais j'ai trouvé heureuse-

---

1. « Votre sincère serviteur et ami. » — De la main de Voltaire.

2. De la main d'un secrétaire.

ment un Anglais qui me les a lus, et qui a partagé mon admiration.

Je serai bientôt obligé, je crois, de quitter ces *Délices,* que vous m'avez rendues si chères en les célébrant [1]. Il faut que j'habite, le printemps, l'été et l'automne, la terre de Ferney que je fais valoir; et dans l'hiver, il ne me faut qu'une chambre bien chaude. D'ailleurs il importe fort peu qu'on soit mangé après sa mort par les vers du pays de Genève ou par les vers du pays de Gex.

Soyez sûr, Monsieur, que tant que je vivrai je vous serai attaché avec une reconnaissance égale à mon estime.

---

1. Voltaire se défit des *Délices* au commencement de 1765. « Je viens de consommer la rétrocession des *Délices,* écrit-il le 20 mars 1765, à Tronchin de Lyon, et je mets l'argent qui en revient à bâtir deux ailes au château de Ferney et à faire quelques embellissements. »

XVII[1]

A Ferney, 29 juin 1764.

Je vous remercie, Monsieur, de ce que vos vers sont aussi bien imprimés que bien faits ; cela soulage mes pauvres yeux qui ne lisent que très difficilement. Il est vrai que mon âme a eu beaucoup plus de plaisir que mes yeux en vous lisant : tout ce que vous faites est plein d'imagination et de grâce ; on ne peut tirer un meilleur parti d'une vieille abbaye[2], et vous faites bien de vous adresser aux belles plutôt qu'aux moines. Je suis toujours extrêmement flatté de votre souvenir : il me console dans mon infirme vieillesse.

---

1. De la main d'un secrétaire.
2. Keate avait fait paraître en 1764 un nouveau poème intitulé : *Netley Abbey, an elegy* (réimprimé dans les *Œuvres poétiques* de l'auteur, I, p. 157-201).

Je serai toute ma vie, Monsieur, avec un attachement invariable,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

V.

XVIII[1]

23 septembre 1766.

Je n'ai reçu, Monsieur, que depuis peu de jours vos beaux vers sur la mort de Mlle Cibber[2]. Ils m'ont fait tant de plaisir que si j'étais mort, je vous prierais d'en faire autant pour moi ; mais je vous assure que j'aime

---

1. De la main d'un secrétaire.

2. *A Poem to the memory of the celebrated Mrs. Cibber*, 1766 (réimprimé dans les *Œuvres poétiques* de Keate, II, p. 97-105). — Suzanne-Marie Arne, née en 1716, morte le 30 janvier 1766, avait épousé Théophile Cibber, fils du poète comique anglais de ce nom. Elle quitta son mari à la suite d'un procès en adultère que celui-ci lui avait intenté, et se consacra à la tragédie. Garrick, en apprenant sa mort, s'écria que la tragédie était morte avec elle.

encore mieux recevoir vos ouvrages dans ce monde-ci que dans l'autre. Vous êtes bien heureux de vous occuper des charmes de la poésie, tandis que la plupart de vos compatriotes ne se livrent qu'à l'esprit de parti ; les Muses consolent l'âme, et les querelles l'affligent.

Genève est autant qu'elle peut le Gille de l'Angleterre ; elle cherche à l'imiter comme la grenouille voulait ressembler au taureau. Ses querelles sont petites et longues ; les Anglais auraient pris toute l'Amérique en moins de temps qu'il n'en faut pour concilier les Genevois [1].

Adieu, Monsieur ; j'aurai bientôt besoin d'une épitaphe ; je me recommande à vous.

V. t. h. o. s^r^.

V.

---

1. Sur les troubles de Genève, qui remontaient à 1762, et qui avaient eu pour origine la condamnation de l'*Émile* de J.-J. Rousseau, voyez les premiers chapitres de l'ouvrage de M. Desnoiresterres : *Voltaire et Genève*.

XIX [1]

A Ferney, 13 juin 1676.

Vous pardonnez sans doute, Monsieur, à ma languissante vieillesse si je remplis si rarement le devoir que mon cœur me dicte envers vous. Vous savez avec quelle satisfaction je recevrai tout ce qui viendra de votre part. Vous m'enverrez sans doute l'ouvrage que vous me faites espérer [2] par quelqu'un de vos compatriotes qui fait le voyage de Genève. Je vous avoue cependant que je suis surpris que les Anglais y viennent encore, après l'insolence qu'on y a eue de défendre l'impression de la traduction française de l'excellent livre que vous aviez daigné faire en faveur de cette petite république [3].

---

1. De la main d'un secrétaire.
2. Probablement les vers sur la mort de Mme Cibber (voyez la lettre précédente).
3. Voyez p. 13 et 20-21.

Les médiateurs sont encore dans cette ville[1]; ils y donneront des lois, mais ils (n') établiront jamais la concorde.

Adieu, Monsieur; on ne peut vous être attaché avec un plus tendre respect que votre très humble et très obéissant serviteur.

V.

XX[2]

A Ferney, par Genève, 8 janvier 1768.

Vous voulez, Monsieur, que je vous écrive : *Vivo et valeo*. Je ne peux en conscience vous écrire ainsi, je mentirais. Je suis dans mon lit depuis trois mois, et je ne peux

---

1. On avait nommé, en 1766, des médiateurs pour l'arrangement des affaires de Genève : c'étaient, au nom de la France, le chevalier de Beauteville; MM. Ouspourguer et Sinner, pour le canton de Berne, et MM. Eschez et Heidegger pour le canton de Zurich (voyez la note de Beuchot, t. LXIII de l'édition Lefèvre, p. 43-44).

2. De la main d'un secrétaire.

pas assurer que je sois en vie. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ma dernière volonté est de vous aimer et de vous lire. Je compte vous envoyer le recueil que vous voulez bien demander. Dites-moi à quel correspondant de Hollande vous ordonnez que je l'adresse.

Je n'ai point reçu de lettre de Bruxelles. Le commerce a été interrompu pendant plus de six mois entre Genève et le pays que j'habite; nous avons eu des troupes, et il y a eu beaucoup d'infidélités dans les postes [1].

Il n'y a point encore eu de vrai trouble à Genève; mais seulement beaucoup de mauvaise volonté et beaucoup de brochures fort ennuyeuses. D'ailleurs tout a été tranquille; les deux partis opposés ont plaidé devant leurs juges; les magistrats ont gagné leur

---

1. Dès le 18 auguste 1767, Voltaire écrivait au marquis de Villevieille : « Nous avons ici plus de légions que César n'en avait quand il chassa Pompée de Rome; mais, Dieu merci, elles ne font que du bien dans notre petit pays de Gex. »

cause, mais les représentants[1] n'ont point acquiescé au jugement. On cherche des moyens de conciliation. Envoyez-nous vite, Monsieur, le poème que vous nous promettez[2], pour nous consoler de l'ennui des tracasseries de Genève. Ne doutez pas de l'estime infinie et de l'attachement sincère avec lesquels je serai toute ma vie

V. t. h. o. s.

V.

XXI[3]

28 janvier 1768.

Le vieux solitaire malade fait bien ses complimens à monsieur Keate.

---

1. Les représentants étaient les citoyens de Genève qui, depuis l'origine des troubles, s'étaient montrés attachés aux libertés publiques.
2. Il s'agit probablement du poème sur Ferney, dont il est question dans les lettres suivantes.
3. Ce billet est écrit de la main d'un secrétaire.

XXII [1]

A Ferney, 16 avril 1768.

Monsieur, j'ai vu le poème dont vous m'avez honoré [2] annoncé dans les journaux, et je ne l'ai point reçu.

Je suis réduit à l'entendre louer par d'autres, et je ne puis vous remercier que sur la voix publique. Je soupçonne que ce poème, qui est l'objet de mes remercîments et de mes regrets, est au nombre de plusieurs paquets qui ne me sont point parvenus. Il y a eu, depuis plusieurs mois, peu d'ordre dans les postes de Genève. Si vous pouviez me faire l'amitié de charger quelque ami de me faire parvenir cet ouvrage après lequel je soupire, je vous aurais une extrême obliga-

1. De la main d'un secrétaire.
2. *Ferney. An Epistle to Monsr. de Voltaire*, 1768 (réimprimé dans les *Œuvres poétiques* de l'auteur, II, p. 121-140).

tion. Vous me rendrez Ferney plus cher ; votre poésie l'embellira beaucoup plus que tous les architectes et les jardiniers ne pourraient faire. Horace a été obligé de chanter lui-même sa terre de Sabine[1] : je serai plus heureux que lui. Mais Ferney me serait plus précieux encore, si jamais je pouvais avoir le bonheur de vous y revoir. J'aimerais mieux mourir entre les bras d'un poète et d'un ami comme vous, qu'entre les mains de mon curé, quoique je lui sois très attaché.

V. t. h. o. s.

V.

---

1. Voyez *Odes*, I, 17 ; — II, 18 ; — *Épîtres*, I, 14, 16, 18, etc., etc.

XXIII[1]

A Ferney, 19 avril 1768.

Un jeune Anglais, Monsieur, qui paraît avoir beaucoup d'esprit, vient de me parler avec tant d'éloges des discours d'un *dissenter* nommé Bourn, qu'il m'a donné une très grande envie de les mettre dans ma bibliothèque[2]. Ces discours sont imprimés chez Nurs[3].

Mais je vous avoue que j'ai un désir beaucoup plus violent de lire le poème sur Ferney. Pourriez-vous avoir la bonté de m'adresser cet ouvrage avec celui de Bourn, qui sans

1. De la main d'un secrétaire.

2. Il s'agit de Samuel Bourn, de Norwich (mort en 1796). Il fut l'un des pasteurs des congrégations réunies des dissidents à Birmingham et à Coseley. Ses *Sermons et Discours* (*Sermons and Discourses*) ont été souvent réimprimés (1752, 1755, 1760, 1763, 1777).

L'année même où Voltaire demandait à Keate les *Discours* de Bourn, il faisait paraître son *Homélie du pasteur Bourn* (voyez notre *Bibliographie des Œuvres de Voltaire*, t. II, p. 233, nº 1769).

3. Nourse (?).

doute ne le vaut pas. Il n'y aurait qu'à envoyer le paquet en Hollande, avec ordre de me le faire tenir par les chariots de poste. Il est un peu triste que mes désirs soient si vifs, et qu'il soit si difficile de les satisfaire.

Je ne suis pas le seul, à ce que j'ai ouï dire, qui soit dans ce cas-là.

Be kind to your old friend [1].

VOLTAIRE.

XXIV [2]

A Ferney, 17 mai 1768.

Enfin, Monsieur, je viens de recevoir et de lire les beaux vers dont vous m'honorez [3]. Je sais encore assez d'anglais pour sentir tous les charmes de votre ouvrage. Vous ne pouviez mieux me consoler de votre absence;

1. « Soyez bon pour votre ancien ami. » — De la main de Voltaire.

2. De la main d'un secrétaire.

3. Le poème sur Ferney : voyez notre note, p. 35.

il me semble que vos vers sont assez dans le goût de Thompson ; mais je vous trouve fort supérieur à lui pour l'aménité que vous répandez sur tout ce que vous écrivez. Vous êtes à présent presque le seul qui souteniez en Angleterre l'honneur des Muses.

Je ne manquerai pas de vous envoyer sans délai la collection très mal imprimée qui ne mérite pas la place que vous voulez lui donner dans votre bibliothèque[1],

Nardi parvus onyx eliciet cadum[2].

mais mon *cadus* ne vaut pas votre *nardus*.

Je suis honteux d'avoir fait tant de vers, et, Dieu merci, je suis dans un âge où l'on renonce aux passions dangereuses :

. . . . . *Versus et cætera ludicra pono*[3].

mais moins je fais de vers français, plus j'aime vos vers anglais.

---

1. Probablement la collection des *Œuvres* de Voltaire, dont les premiers volumes parurent en 1768, à Genève, avec des figures de Gravelot, et qui forme (sans la *Correspondance* publiée en 1796) 30 volumes in-4°.
2. Horace, *Odes*, IV, 12.
3. Horace, *Epîtres*, I, 1.

Croyez que je suis aussi très sensible à certaines beautés naturelles et fortes de Shakespeare [1]. Si ses tragédies ne sont pas de notre goût, il y a des détails qui me charment. Il en est ainsi de Lope de Vega en Espagne. S'il y avait plus de chaleur et d'intérêt dans le *Caton* d'Addison, cette pièce serait, à mon gré, la première de l'Europe [2].

Adieu, mon très cher confrère; recevez avec bonté les tendres embrassemens d'un vieux solitaire malade.

V.

XXV [3]

A Ferney, 5 juin 1771.

Il y a bien longtemps, Monsieur, que je ne vous ai écrit. Mes maladies continuelles

1. Keate avait introduit dans son poème sur Ferney un très bel éloge de Shakespeare (voyez *The poetical Works of George Keate*, t. II, p. 136-137).
2. Voyez p. 14.
3. De la main d'un secrétaire.

et la perte presque entière de la vue sont la cause de mon silence. Je me ranime un peu dans ce moment pour prendre la liberté de vous recommander un jeune homme de mérite qui sait plusieurs langues, qui a fait de bonnes études, qui pense en sage, et qui est capable de rendre service. Si vous pouvez trouver à l'employer, soit auprès de quelque jeune homme qui voyage, soit auprès de quelqu'un qui veuille s'instruire, je crois que vous en serez content.

Vous savez avec quels sentimens je vous suis dévoué pour le peu de temps qui me reste encore à vivre.

VOLTAIRE.

XXVI[1]

I am dying, my good Sir. If I could form a wish before I go to the land from wence no travereler (*sic*) returns, it woud be to see you rather than to see that astonishing lady.

However if I am alive, when she will be in the city of Tonnerre, she will hear of me.

Pardon, mon cher ami; je n'ai plus la force d'écrire et de vous dire combien je vous aime et vous estime.

V.

Traduction.

« Je suis mourant, mon bon Monsieur. Si je pouvais former un vœu avant d'aller au pays d'où aucun voyageur ne revient, ce serait de vous voir plutôt que cette étonnante lady.

« Cependant, si je suis encore en vie lorsqu'elle passera par Tonnerre, elle aura de mes nouvelles. »

---

1. De la main d'un secrétaire.

Les deux billets suivants — autographes — sont écrits sur deux cartes à jouer : ils doivent être de la fin de 1756, date du séjour de Georges Keate à Genève :

XXVII

Come, english Gentlemen, come, tho I am damnably sick [1]. Je prie monsieur le chambellan de Son Altesse royale madame la margrave [2] de me faire aussi l'honneur de dîner chez moi.

---

1. « Venez, gentilshommes anglais, venez, quoique je sois horriblement malade. »

2. La margrave de Baireuth. Il est question de ce chambellan dans les lettres de Voltaire à la margrave du 5 mars 1757, et au marquis d'Adhémar de juillet 1757 (nº 3384 de l'édition Garnier).

XXVIII

More sick than ever. More unable to go abroad to enjoy pleasure; damn'd to sufferings and solitude. I present my respect to Mr. Keate and to his friends [1].

1. « Plus malade que jamais. Plus incapable de sortir pour me distraire; condamné aux souffrances et à la solitude. Je présente mon respect à M. Keate et à ses amis. »





LETTRES DIVERSES

The honourable mistress Clayton [1].

St-James. London.

Paris, 18th april n. s. 1729.

Madam,

THO I am out of London, the favours your ladiship has honoured me with are not nor will ever be out of my memory. I'll remember as long as I live that the most respectable lady who waits and is a friend of the most truly great Queen in the world, has vouschafed to pro-

1. Autographe (British Museum, 20,105, f. 48). — Charlotte Clayton, femme de William Clayton, baron Sundon, fut « maîtresse des robes » de la reine Caroline.

tect me and receive me with kindness while I was at London. I am just now arrived at Paris, and I pay my respects to your Court, before I see our own. I wish for the honour of Versailles and for the improvement of virtue and letters, we could have here some ladyes like you. You see my wishes are unbounded; so is the respect and the gratitude I am with, Madam,

Your most humble obed. servant.

VOLTAIRE.

TRADUCTION.

A l'honorable mistress Clayton.

St-James. Londres.

Paris, 18 avril (n. s.) 1729[1].

« Madame,

« Quoique je sois loin de Londres, les faveurs dont Votre Seigneurie m'a honoré sont et seront

1. Voltaire, qui avait débarqué à Greenwich le 10 juin 1726, quitta l'Angleterre dans la première moitié de mars

toujours présentes à ma mémoire. Je me souviendrai toute ma vie que la plus grande dame, qui est attachée à la personne de la plus grande reine du monde et qui est en même temps son amie, a daigné me protéger et m'accueillir avec bonté pendant mon séjour à Londres. Je viens d'arriver à Paris, et j'offre mes hommages à votre Cour, avant de m'être présenté à la mienne. Je souhaite, pour l'honneur de Versailles, pour le progrès de la vertu et des lettres, que nous puissions avoir ici beaucoup de dames comme vous. Vous voyez que mes souhaits sont sans bornes; il en est de même du respect et de la reconnaissance avec lesquels je suis, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur. »

A Monsieur le Président Hénault [1].

A Lunéville, ce 14 août 1749.

Nous l'attendons avec impatience, ce présent dont mon illustre confrère nous veut bien

---

1729 (dans « la seconde ou troisième semaine » de mars, dit d'une façon plus précise M. Churton Collins : *Voltaire in England,* p. 291 ; cf. p. 230).

1. Autographe (British Museum, 23,206, f. 71). — Une autre lettre de Voltaire au président Hénault se trouve au British Museum (21,514, f. 66). C'est la lettre des 13,

flatter, ce livre qu'il faudra réimprimer tous les ans[2], celui de tous les livres où l'on a dit le plus de choses en moins de paroles, qui soulage la mémoire, qui éclaire l'esprit, où

---

14 et 15 juin (1745). L'original autographe de cette lettre est, à deux ou trois variantes près, celui du texte imprimé. C'est ainsi que Voltaire a écrit : « J'avais mandé à M. le maréchal de *Richelieu* (et non de Noailles) ; — que *ces* eaux soient pour vous (et non que *les* eaux) ; — je vais passer de tout le fracas que m'a donné cette belle victoire (et non de tout le tracas). » — Quant à la lettre du 14 août 1749, il s'en faut qu'elle soit imprimée conformément au texte original, écrit tout entier de la main de Voltaire. Aussi avons-nous cru devoir la reproduire, d'après cet original autographe, en indiquant toutes les fautes de transcription, toutes les omissions et interpolations des éditeurs modernes. Les lettres au président Hénault des 13, 14 et 15 juin (1745) et 14 août 1749 ont été publiées pour la première fois dans le recueil intitulé : *Vie privée de Voltaire et de Madame du Châtelet pendant un séjour de six mois à Cirey, par l'auteur des* LETTRES PÉRUVIENNES (Mme de Graffigny), *suivie de cinquante lettres inédites en vers et en prose de Voltaire. Paris,* Treuttel et Wurtz, etc., 1820, in-8, p. 339 et 345.

Sur ce volume, voyez le tome IIIe de notre *Bibliographie des Œuvres de Voltaire*, n° 1975.

2. *Nouvel Abrégé chronologique de l'histoire de France*, etc. La première édition de cet ouvrage est de 1744, in-8. La troisième édition publiée en 1749, *à Paris*, chez Prault père et fils, forme un grand in-4, magnifiquement illustré par Cochin, Boizot, de Leu, Robert, Thomassin et Van Loo (voyez Cohen, *Guide de l'amateur de livres à gravures. Paris*, Rouquette, 1886, p. 264).

tout est peint d'un trait, et d'un trait profond, plein de recherches singulières, de vérités utiles, de réflexions qui en font faire, de ce livre que j'aime à la folie [1].

Je vous demande pardon d'avoir oublié mon saint Paul, mais je lui aurais fait la même objection qu'à vous ; et je soupçonne qu'on l'a mal traduit [2] en cet endroit. C'est ce qu'assurément je ne vérifierai pas. Mais, en attendant que j'aie sur cela une conversation profonde avec mon voisin, dom Calmet [3], j'achèverai, s'il vous plaît, mon *Catilina* que j'ai ébauché entièrement en huit jours. Ce tour de force me surprend et m'épouvante encore. Cela est plus incroyable que de l'avoir fait en trente ans [4]. On dira que Cré-

1. Le texte imprimé porte : « Ce livre enfin que j'aime, etc. »

2. Et non : « mal transcrit » (texte imprimé).

3. Savant bénédictin, né en 1672, mort en 1757. Il fut, de 1728 à 1757, abbé de Sénones, en Lorraine, et y reçut en 1754 la visite de Voltaire.

4. Allusion au *Catilina* de Crébillon. « Le *Catilina* de Crébillon, dit Raynal dans ses *Nouvelles littéraires*, attendu depuis vingt-cinq ans, fut enfin joué pour la première fois

billon a trop tardé et que je me suis trop pressé. On dira tout ce qu'on voudra. Les plus grands ouvrages ne sont, chez les Français, que l'occasion d'un bon mot. Cinq actes en huit jours, cela est très ridicule, je le sais bien ; mais si on savait ce que peut l'enthousiasme, et avec quelle facilité une tête malheureusement poétique, échauffée par les *Catilinaires* de Cicéron, et plus encore par l'envie de montrer ce grand homme tel qu'il est [1], avec quelle facilité, dis-je, ou plutôt avec quelle fureur une tête ainsi préparée et toute pleine de Rome, idolâtre de son sujet et dévorée par son génie, peut faire en quelques jours ce que dans d'autres circonstances elle ne ferait pas en une année ; enfin, *si scirent donum Dei*, on serait moins étonné. Le grand point, c'est que la chose soit bonne,

---

le 10 (lisez : le 20) de ce mois » (20 décembre 1748 : *Correspondance littéraire de Grimm*, etc., éd. Tourneux, t. I, p. 252).

1. « Tel qu'il est, *pour la liberté, le bien-être de son pays et de sa chère patrie* » (texte imprimé).

et il ne suffit pas qu'elle soit bonne [1]. Vous aimez *Brutus;* ceci est cent fois plus fort, plus grand, plus rempli d'action, plus terrible et plus pathétique. Je voudrais que vous eussiez la bonté de vous en faire lire les premières scènes, dont j'ai envoyé la première ébauche à M. d'Argental. Cela n'est pas encore limé; mais je me flatte que vous reconnaîtrez Rome [2], comme je reconnais la France dans votre charmant ouvrage [3].

Je me meurs d'envie de vous plaire; lisez ce commencement, je vous en prie, tout informe qu'il est, et voyez si j'ai vengé Cicéron.

Vous me ferez, mon cher confrère, un plaisir extrême de faire savoir à notre confrère l'abbé Le Blanc combien je m'intéresse à lui, et combien je désirais qu'il fût des nô-

---

1. « *Il faut encore qu'elle soit frappée au coin de la vérité et qu'elle plaise* » (texte imprimé).

2. « *Que vous y reconnaîtrez* » (texte imprimé).

3. « *Vous direz : Voilà le père de la patrie ! Voici César et voilà Caton ! Voilà des hommes et voici des Romains* » (texte imprimé).

tres [1]. On me fait, je crois, des tracasseries avec ses protecteurs, tandis que je ne suis occupé que des intrigues de Céthégus et de Lentulus. Voyez les méchantes gens! et ceux qui ont fait imprimer les lettres de Rousseau [2] n'ont-ils pas encore fait là une belle action! On m'impute aussi je ne sais quel livre dont le titre est si long que je ne m'en souviens pas [3]. Mais qu'importe, pourvu que

---

1. Jean Le Blanc, né à Dijon en 1707, mort en 1781, était le fils d'un geôlier. Aussi Voltaire écrit-il plaisamment à d'Alembert, le 27 février 1761 : « J'apprends qu'il y a vingt-cinq candidats pour l'Académie; je conseille qu'on fasse l'abbé Le Blanc portier; je vous réponds qu'alors personne ne voudra plus entrer. » L'abbé Le Blanc, auteur d'un *Aben-Saïd,* joué en 1735, espérait, en 1749, pouvoir entrer à l'Académie française, grâce au crédit de Mme de Pompadour et de la duchesse du Maine (voyez les *Nouvelles littéraires* de l'abbé Raynal, dans le tome Ier de la *Correspondance de Grimm*, éd. Tourneux, t. I, p. 350-351, et la lettre de Voltaire à la duchesse du Maine, du 14 août 1749); mais il ne devait jamais être des *Quarante.*

2. *Lettres de M. Rousseau sur différents sujets de littérature. Genève* (*Paris*), 1749-1750, 2 vol. in-12. Voyez ce que dit Voltaire de ces *Lettres,* dans sa lettre à l'abbé Raynal du 30 juillet 1749.

3. *Connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence,* etc. Nous avons essayé de prouver ailleurs

vous aimiez une tragédie où le génie de Rome s'explique sans déclamation, où la terreur n'est pas fondée sur des aventures romanesques, où l'insipide galanterie ne déshonore point l'art des Sophocle [1]. En voilà trop pour Rome.

Je reviens à la France, à votre livre que vous avez la bonté de nous donner ; Mme du Châtelet vous en fait les plus tendres remercîmens ; vous pouvez l'envoyer à mon adresse, à Lunéville, chez M. de La Reynière [2], qui est le grand maître de mes postes et le grand contre-signeur de tous mes paquets, si mieux n'aimez vous servir du nom de M. d'Argenson [3]. Tout comme il vous plaira ; mais envoyez-moi [4] nos amours [5].

(*Bibliographie des Œuvres de Voltaire*, t. II, p. 46-52) que cet ouvrage n'est point de Voltaire.

1. « *Et des Eschyle* » (texte imprimé).
2. Fermier général des postes de France.
3. « Vous servir de M. d'Argenson » (texte imprimé).
4. « Envoyez-nous » (texte imprimé).
5. Ici l'éditeur de 1820 a intercalé deux longs alinéas qui ne se lisent point dans l'original. Peut-être appartiennent-ils à une autre lettre de Voltaire au président Hénault (voyez

Permettez[1] que je vous prie de me protéger toujours auprès de Mme du Deffant. Elle ne sait pas le cas que je fais d'elle, et que j'ai dans la tête de lui faire ma cour très assidûment quand je serai à Paris. Je trouve, comme dit Montaigne[2], que ses imaginations élancent les miennes, et quand mon feu s'éteindra, j'irai le rallumer au sien.

Bonsoir, Monsieur; je vous aime comme les autres font, mais je vous aime encore à cause de mon siècle[3]. Conservez-moi vos bontés[4].

V.

---

ces deux alinéas dans le tome XXXVII de l'édition Garnier, p. 41).

1. « *Souffrez* » (texte imprimé).

2. *Essais*, III, 8.

3. « *Les siècles produisent en abondance des tyrans tels que les Caligula, les Néron, etc.; mais bien rarement des citoyens tels que vous* » (texte imprimé).

4. « *Qui font le bien de ma vie. Je vous recommande mon enfant; Catilina, le traître, est le seul pour lequel je sente mes entrailles s'attendrir* » (texte imprimé).

MÉMOIRE

Aux Délices, près de Genève, 15 mars 1759[1].

Je n'ai point plaidé au Conseil au sujet du centième denier qu'on exige pour la vente à vie de Tournay, frontière de Gex et de Genève[2]. J'ai seulement eu l'honneur d'é-

---

1. De la main d'un secrétaire, sauf le mot *Mémoire*, la date, et la formule de courtoisie, qui sont écrits par Voltaire (British Museum, Fr. Eg. 1963, folio 10). — Ce *Mémoire* est adressé à M. Girard, receveur de la ferme du domaine à Dijon.

2. Le 11 décembre 1758, Voltaire avait acheté à vie, du président de Brosses, le château, la terre et la seigneurie de Tournay. Par le contrat passé avec le président de Brosses, Voltaire s'obligeait de faire, dans sa nouvelle propriété, des réparations et améliorations jusqu'à concurrence de la somme de douze mille livres, dont l'emploi ne devait cependant point être exigible, si le preneur venait à décéder dans les trois premières années (voyez le *Bail à vie de la terre de Tournay*, dans le tome XXXIX de l'édition Garnier, p. 546-548).

Le receveur de la ferme du domaine à Dijon ayant élevé des difficultés pour la perception du *centième denier*, aussi bien sur le bail que sur les douze mille livres de réparations, avant même que Voltaire fût entré en possession de la terre, le nouveau seigneur de Tournay protesta contre

crire à M. de Chauvelin [1]. J'ai représenté que la terre de Tournay est réputée terre étrangère, comme étant dans l'ancien dénombrement, et exempte de toute imposition et taxe; qu'elle est conservée dans ses immunités, exemptions et franchises depuis l'acquisition du pays de Gex par Henri IV; que ces franchises ont été consacrées par Louis XIV au traité d'Arau (1658); que Sa Majesté le roi régnant a spécialement maintenu cette terre dans ses privilèges, par un brevet à M. de Brosses en 1755; que ce n'est pas à moi à détériorer cette terre en lui faisant perdre ses privilèges; que je pouvais aussi bien faire mon contrat à Genève qu'à Gex; que si ce contrat avait été fait à Genève, on n'aurait point demandé le payement du cen-

---

cette prétention et invoqua les anciens droits et privilèges de la seigneurie pour être exempté d'un payement qu'il considérait comme injuste. Le *Mémoire* du 15 mars 1759 est une des nombreuses requêtes qu'il adressa aux puissances pour faire valoir la légitimité de ses droits.

1. Voyez Voltaire à Chauvelin, 3 et 9 février, 14 et 26 mars 1759 (t. XL de l'édition Garnier, p. 28, 33, 60 et 68).

tième denier. En un mot, je réclame les droits de la terre, prêt à payer, s'il est décidé que je le doive, et priant qu'on ne fasse point de frais à un homme assez épuisé par cette acquisition. J'ajoute seulement qu'en cas que la terre fût soumise au centième denier, je prie qu'on n'exige pas le droit de douze mille livres de réparations, lesquelles douze mille livres par le contrat même ne sont point exigibles, si je meurs dans trois ans; je demande à messieurs les fermiers généraux : 1° si je dois le centième denier d'une terre réputée étrangère, libre de tous droits et taxes, et si je dois le centième denier d'un argent qui ne doit pas être employé, si je meurs dans trois ans. Je prie M. Girard d'envoyer copie de ma lettre à qui il appartiendra.

J'ai l'honneur d'être son très humble et très obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

A Monsieur Mariette [1].

A Ferney, 22 septembre (1762).

J'attends votre mémoire, Monsieur, et je vous réponds de l'honneur que vous fera cette affaire. Il me paraît qu'elle est déjà jugée par l'Europe. Le Conseil sera apparemment de l'avis de tout le public. Vous aurez la gloire d'avoir été le vengeur de l'innocence et d'avoir appris aux juges à ne se pas jouer du sang des hommes. Je suis pénétré des soins que vous prenez. Je vous en dois la plus tendre reconnaissance. L'intérêt que j'ai pris à un malheur si horrible redouble par votre conduite, aussi bien que mon es-

1. Autographe (British Museum, 23,102, f. 173). — Mariette, avocat au Conseil du roi, rédigea quatre mémoires dans l'affaire Calas. Il s'agit, dans cette lettre de Voltaire, du premier Mémoire de Mariette, intitulé : *Mémoire pour dame Anne Rose Cabibel, veuve du sieur Jean Calas, marchand à Toulouse; Louis et Louis Donat Calas, leurs fils, et Anne-Rose et Anne Calas, leurs filles. Demandeurs en cassation d'un arrêt du Parlement de Toulouse du 9 mars 1762. De l'imprimerie de Le Breton*, etc., 1762, in-8 de 136 p.

time pour vous et tous les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

A Monsieur Wilkes,

Gentilhomme anglais[1].

(Novembre 1764?)

Sir, I return you many thanks. You set me in flames with your courage and you charm me with your wit.

Your most h. ob. s.

V.

---

1. Autographe (British Museum, 30,877, f. 34). L'adresse porte : *A Mr. Mr. Wilkes, gentilhomme anglais.* Selon toute vraisemblance, ce billet répond à un billet de Wilkes, contenu dans le même recueil (30,877, f. 33), et ainsi conçu : « Mr. W... presents his very respectfull compliments to M. de V. He submits with much deference the inclos'd pieces to a gentleman who has distinguished himself no less as the warm friend of humanity than as the first genius of the age. Nov. 23, 1764. »

TRADUCTION. « M. W[ilkes] présente ses très respectueux compliments à M. de V. Il soumet avec beaucoup de dé-

Traduction.

« Monsieur, je vous remercie mille fois. Votre courage m'enflamme et votre esprit me charme.

« Votre très humble et obéissant serviteur,

« V. »

---

férence les pièces ci-incluses à un homme qui s'est fait connaître non seulement comme un chaud ami de l'humanité, mais encore comme le premier génie de son temps. 23 novembre 1764. »

John Wilkes, célèbre publiciste et homme politique anglais, né en 1727, mort à Londres en 1797. Son pamphlet intitulé : *Observations on the rupture with Spain* (1762, in-8), et dirigé contre l'administration de lord Bute ; son journal, *North Briton,* dont un numéro (le 45e) contenait des attaques personnelles et directes contre le roi Georges II ; son arrestation, bientôt suivie de son élargissement ; le procès qu'il intenta aux officiers publics qui l'avaient illégalement arrêté ; l'autodafé de son journal, son expulsion de la Chambre des Communes, lui valurent une immense popularité et firent de lui le champion le plus fameux des libertés publiques anglaises. Voltaire avait beaucoup d'estime pour Wilkes, et il écrivait en 1771, dans l'article *Gouvernement* des *Questions sur l'Encyclopédie* (section 1re) : « Il n'appartient qu'à M. Wilkes de peser dans sa balance anglaise ceux qui sont à la tête du genre humain. » — En 1764, Wilkes s'était retiré en France, d'où il passa en Italie ; il est probable qu'il s'arrêta à Genève, et que, se trouvant dans cette ville, au mois de novembre 1764, il envoya à Voltaire quelques-uns de ses écrits. Sur Wilkes, voyez la notice très complète de M. E. Asse, dans la *Nouvelle Biographie générale,* t. XLVI, p. 735-739.

A Monsieur de Rieux [1]

(Vers 1766?)

Monsieur, je vous ai des obligations en anglais et en gaulois. Je vous remercie de tout mon cœur. Je vois que ce cardinal de Richelieu, le fondateur de notre Comédie, était un des plus mauvais poètes de son temps. Notre confrère le cardinal de Bernis

1. Autographe (British Museum, 27,457, f. 40). — L'adresse porte : *A M. de Rieux, Genève.* — Henri Rieux ou Rieu, né à Paris en 1721, et que Voltaire appelait familièrement « le corsaire », probablement parce qu'il avait « servi le roi longtemps dans les îles » (voyez Voltaire à Hennin, 13 janvier 1768), était venu se fixer à Genève. Grand amateur des choses du théâtre, il ne tarda pas à se lier avec Voltaire, et, en 1775, il alla s'établir à Ferney même, dans une maison que lui vendit le patriarche. M. Rieu était le petit-fils de Mme Calandrini, à qui sont adressées les lettres de Mlle Aïssé, publiées en 1787, avec des notes de Voltaire, par Mlle Julie Rieu, sœur d'Henri Rieu (voyez notre *Bibliographie des Œuvres de Voltaire*, t. II, p. 424-426). — Une partie de la correspondance de Voltaire avec M. Rieu a paru pour la première fois dans le tome L de l'édition Moland (n°s 10,315 et suiv.). La lettre inédite que nous publions ci-dessus n'est pas datée dans l'original ; peut-être est-elle de la même époque que le billet qui porte dans l'édition Moland le n° 10,335.

fait mieux des vers, mais il n'y a pas d'apparence qu'il soit premier ministre, comme l'autre [1]. Quand vous n'aurez rien à faire, ayez la bonté de vous souvenir d'un ermite que sa mauvaise santé empêche d'aller à Genève, et qui sent tout le bonheur de vous posséder, quand vous voulez bien lui faire cet honneur. J'ai celui d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

VOLTAIRE,
Gentilhomme ordinaire du roi.

---

1. Bernis ne fut point en effet premier ministre; mais il avait été ministre des affaires étrangères du 25 juin 1757 au 13 décembre 1758.

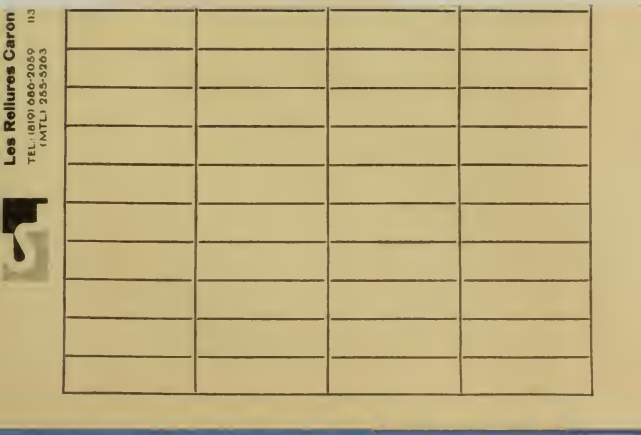


A PARIS

DES PRESSES DE JOUAUST ET SIGAUX

Rue Saint-Honoré, 338.




Les Reliures Caron
TEL: (819) 686-2059
(MTL) 255-5263
113